

Cours N° 3

La démarche de la recherche en sciences sociales

Nous avons vu précédemment que la connaissance scientifique se distingue des autres formes de connaissances : empiriques, mythico religieuse ou mythico rituelle... par deux critères essentiels. Ces critères ou caractéristiques sont : l'objectivité et la causalité.

Par ailleurs, nous avons aussi vu que le problème de critères de scientificité se pose différemment dans les sciences humaines et sociales du fait que les deux critères cités plus haut sont plus difficiles à atteindre et ce essentiellement :

- la complexité de ces phénomènes par rapport aux phénomènes des sciences de la nature ;
- la nature des rapports que le chercheur (sujet) entretient avec son objet de recherches.

C'est-à-dire que les obstacles au progrès de la science viennent moins des obstacles externes, comme la complexité et la fugacité des phénomènes, ou encore d'incriminer la faiblesse des sens de l'esprit humain mais c'est dans l'acte de connaître lui-même. Car, lorsqu'un chercheur veut aborder un phénomène humain, il a nécessairement dans esprit des idées ou une opinion sur son objet. Or, l'opinion pense mal, on ne doit rien fonder de scientifique sur l'opinion, au mieux on ne peut la prendre que comme une hypothèse. En effet, cette opinion si elle admise comme une vérité dès le départ, elle ne peut que nous empêcher d'atteindre une meilleure connaissance du réel. Autrement dit, le premier obstacle à la connaissance ce n'est pas l'ignorance mais l'illusion de la connaissance. C'est pour cela qu'on ne doit pas seulement se méfier de l'opinion mais que l'on doit la détruire. Elle est le premier obstacle à surmonter. Pour y arriver il faut procéder avec méthode. C'est ce que nous allons voir dans les cours qui suivent.

1.1. Problèmes de méthode

(Le chaos originel... ou trois manières de mal commencer)

Au départ d'une recherche ou d'un travail, le scénario est pratiquement toujours identique. On sait vaguement que l'on veut étudier tel ou tel problème, mais on ne voit pas très bien comment aborder la question.

On souhaite que ce travail soit utile et débouche sur des propositions concrètes mais on a le sentiment de s'y perdre avant même de l'avoir réellement entamé. Voilà à peu près comment s'engagent la plupart des travaux d'étudiants, mais parfois aussi de chercheurs, dans les domaines qui relèvent de ce que l'on a coutume d'appeler les « sciences sociales ».

Ce chaos originel ne doit pas inquiéter ; bien au contraire. Il est la marque d'un esprit qui ne s'alimente pas de simplismes et de certitudes toutes faites. Le problème est d'en sortir sans trop tarder, et à son avantage.

Pour y parvenir, voyons tout d'abord ce qu'il ne faut surtout pas faire... mais que l'on fait hélas souvent : la fuite en avant. Elle peut prendre diverses formes parmi lesquelles nous n'aborderons ici que les plus courantes : **la glotonnerie livresque ou statistique, l'impasse aux hypothèses et l'emphase obscurcissante.**

En comprenant ce qui suit, vous vous épargnerez peut-être plusieurs semaines, voire plusieurs mois de travail harassant et, pour une large part, inutile au cours de votre recherche : mémoire ou thèse...

a. La glotonnerie livresque ou statistique

Comme son nom l'indique, la glotonnerie livresque ou statistique consiste à se « bourrer le crâne » d'une grande quantité de livres, d'articles ou de données chiffrées en espérant y trouver, au détour d'un paragraphe ou d'une courbe, la lumière qui permettra de préciser enfin correctement et de manière satisfaisante l'objectif et le thème du travail que l'on souhaite effectuer. Cette attitude conduit

immanquablement au découragement, car l'abondance d'informations mal intégrées finit par embrouiller les idées.

Il faudra alors revenir en arrière, apprendre à réfléchir plutôt qu'à engloutir, décongestionner son esprit de l'écheveau de chiffres et de mots qui l'étouffe et l'empêche de fonctionner de manière ordonnée et créative.

Dans un premier temps, il est préférable en effet de lire en profondeur peu de textes soigneusement choisis, d'interpréter judicieusement quelques données statistiques particulièrement parlantes, et d'en tirer des enseignements clairs et ordonnés avant d'aller de l'avant.

À chaque phase du travail, il s'agit de se préoccuper d'abord de sa démarche même, de manière à emprunter toujours le chemin le plus court et le plus simple afin d'obtenir le meilleur résultat.

b. L'impasse aux hypothèses

L'impasse aux hypothèses consiste à se précipiter sur la collecte des données avant d'avoir formulé des hypothèses de recherche – nous reviendrons plus loin sur cette notion – et à se préoccuper du choix et de la mise en œuvre des techniques de recherche avant même de bien savoir ce que l'on cherche exactement et donc à quoi elles vont servir.

Il n'est pas rare d'entendre un étudiant déclarer qu'il compte faire une enquête par questionnaire auprès d'une population donnée alors qu'il n'a pas d'hypothèse de travail et, à vrai dire, ne sait même pas ce qu'il cherche. On ne peut choisir une technique d'investigation que si l'on a une idée de la nature des données à recueillir. Cela implique que l'on commence par bien définir son projet.

Cette forme de fuite en avant est courante et encouragée par la croyance que l'usage de techniques de recherche consacrées détermine la valeur intellectuelle et le caractère scientifique d'un travail. Mais à quoi bon mettre correctement en œuvre des techniques éprouvées si elles servent un projet flou et mal défini ?

D'autres pensent qu'il suffit d'accumuler un maximum d'informations sur un sujet et de les soumettre à diverses techniques d'analyse statistique pour découvrir la réponse aux questions qu'ils se posent. Ils s'enfoncent ainsi dans un piège dont les suites peuvent les couvrir de ridicule. Par exemple, dans un travail de fin d'études, un étudiant tentait de découvrir les arguments les plus souvent employés, par un conseil de classe, pour évaluer la capacité des élèves. Il avait enregistré toutes les discussions des enseignants lors du conseil de classe de fin d'année et, après avoir introduit le tout dans un fichier d'ordinateur, l'avait soumis à un programme d'analyse hautement sophistiqué. Les résultats furent inattendus. Selon l'ordinateur les termes les plus utilisés pour juger les élèves étaient des mots comme : « et »... « de »... « euh »... « capable »... « mais »..., etc.!

c. L'emphase obscurcissante

Ce troisième défaut est fréquent chez les chercheurs débutants qui sont impressionnés et intimidés par leur récente fréquentation des universités et de ce qu'ils pensent être la Science. Pour s'assurer une crédibilité, ils croient utile de s'exprimer de manière pompeuse et inintelligible et, le plus souvent, ils ne peuvent s'empêcher de raisonner de la même manière.

Deux caractéristiques dominent leurs projets de recherche ou de travail : l'ambition démesurée et la confusion la plus complète. Tantôt c'est la restructuration industrielle de leur région qui en semble l'enjeu ; tantôt l'avenir de l'enseignement ; tantôt ce n'est rien de moins que le destin du tiers-monde qui paraît se jouer dans leurs puissants cerveaux.

Ces déclarations d'intention s'expriment dans un jargon aussi creux qu'emphatique qui cache mal l'absence de projet de recherche clair et intéressant.

La première tâche du chercheur dans ce genre de travail sera de remettre les pieds sur terre et à faire preuve de plus de simplicité et de clarté. Pour vaincre ses réticences éventuelles, il faut systématiquement de définir tous les mots qu'on emploie et d'expliquer toutes les phrases qu'on formule, de sorte qu'on se rende vite compte qu'on ne comprend rien nous-même à notre propre charabia.

En ce domaine qui nous occupe, plus que dans n'importe quel autre, il n'est de bon travail qui ne soit une quête honnête de la vérité. Non pas la vérité absolue, établie une fois pour toutes par les dogmes, mais celle qui se remet toujours en question et s'approfondit sans cesse par le désir de comprendre plus justement le réel dans lequel nous vivons et que nous contribuons à produire.

Cela suppose que, loin de se laisser guider par ses idées préconçues et de chercher à les démontrer à tout prix, l'apprenti chercheur accepte de se laisser surprendre par ses propres investigations et de voir ses schémas de pensée déstabilisés au fil de son travail. Cet état d'esprit n'est pas simplement affaire de bons sentiments ; il est surtout affaire de méthode. En effet, c'est en respectant certains principes méthodologiques qu'il se placera lui-même dans une situation favorable à la découverte...

En attendant, dès l'amont de sa recherche, chacun devrait s'imposer le petit exercice consistant à expliquer clairement les mots et les phrases qu'il aurait déjà rédigés dans le cadre du travail qui débute et à s'assurer que ses textes sont dépourvus d'expressions empruntées et de déclarations creuses et présomptueuses. Bref qu'il se comprend bien lui-même.

Après avoir examiné diverses manières de mal commencer un travail de recherche, voyons maintenant, comment lui assurer un bon départ et le mettre sur une bonne voie. À l'aide de schémas, nous évoquerons d'abord les principes majeurs de la démarche scientifique et présenterons les étapes de leur mise en œuvre.

1.2. Les étapes de la démarche

Une démarche est une manière de progresser vers un but. Chaque recherche est une expérience singulière. Chacune est un processus de découverte qui se déroule dans un contexte particulier au cours duquel le chercheur est confronté à des contraintes, doit s'adapter avec souplesse à des situations imprévues au départ, est amené à faire des choix qui pèseront sur la suite de son travail. Mais, pour autant, il ne s'agit pas de procéder n'importe comment, selon sa seule intuition ou les seules opportunités du moment. Dès lors que l'on prétend s'engager dans une recherche en sciences sociales, il faut « de la méthode ». Cela signifie essentiellement deux choses : d'une part, il s'agit de respecter certains principes généraux du travail scientifique ; d'autre part, il s'agit de distinguer et mettre en œuvre de manière cohérente les différentes étapes de la démarche. En mettant l'accent sur la démarche plutôt que sur les méthodes particulières, notre propos a une portée générale et peut s'appliquer à toute forme de travail scientifique en sciences sociales. Quels sont donc les principes et les étapes d'une recherche en sciences sociales ?

Dans son livre *La Formation de l'esprit scientifique*, G. Bachelard a résumé la démarche scientifique en quelques mots : «**Le fait scientifique est conquis, construit et constaté**». La même idée structure l'ensemble de l'ouvrage *Le Métier de sociologue* de P. Bourdieu, et Alii (Paris, 1968). Les auteurs y décrivent la démarche comme un processus en trois actes dont l'ordre doit être, selon eux, respecté. C'est ce qu'ils appellent la hiérarchie des actes épistémologiques. Ces trois actes sont la rupture, la construction et la constatation (ou expérimentation).

L'objet de ce qui va suivre est de présenter ces principes de la démarche scientifique en sciences sociales sous la forme de sept étapes à parcourir. Dans chacune d'elles sont décrites les opérations à entreprendre pour atteindre la suivante et progresser d'un acte à l'autre. Autrement dit, elle se présente comme une pièce de théâtre classique, en trois actes et sept tableaux.

Le schéma ci-dessous (ci-joint à la fin de ce document) montre les correspondances entre les étapes et les actes de la démarche. Pour des raisons didactiques, les actes et les étapes sont présentés comme des opérations séparées et dans un ordre séquentiel. En réalité, une recherche concrète n'est pas si mécanique, les différents actes et les différentes étapes interagissent de manière constante. C'est pourquoi des boucles de rétroaction sont introduites dans le schéma afin de symboliser les interactions qui existent réellement entre les différentes phases de la recherche.

a. Les trois actes de la démarche

Pour comprendre l'articulation des étapes d'une recherche aux trois actes de la démarche scientifique, il nous faut tout d'abord dire quelques mots des principes que ces trois actes renferment et de la logique qui les unit.

■ *La rupture*

Si nous choisissons de traiter un sujet donné, c'est forcément parce qu'il nous intéresse. Nous en avons presque toujours une connaissance préalable et souvent une expérience concrète. Peut-être même sommes-nous désireux de réaliser notre recherche pour mettre au jour un problème social ou pour défendre une cause qui nous tient à cœur. Les exemples sont infinis.

Cette implication personnelle dans le sujet envisagé peut aller du simple intérêt à l'engagement militant. Même lorsqu'un jeune chercheur pour travailler sur un sujet auquel il se sentait précédemment indifférent, il est extrêmement peu probable qu'il ou elle n'ait pas déjà quelques « petites idées » sur le sujet et que son intérêt pour la question ne se développe vite. La particularité des sciences sociales est d'ailleurs qu'elles étudient des phénomènes (comme la famille, l'école, le travail, les relations interculturelles, les inégalités sociales, le pouvoir, etc.) dont chacun a déjà, le plus souvent, une expérience préalable, sinon directe, au moins indirecte.

Cet intérêt, cette connaissance et cette expérience ne sont pas *a priori* une mauvaise chose, au contraire. On ne part pas de rien, on a quelques idées intéressantes, on connaît parfois déjà des choses très pointues sur le sujet, on connaît des personnes qui peuvent nous informer et nous aider à nouer des contacts utiles, on a peut-être même déjà lu des textes intéressants sur le sujet et, surtout, on est animé par une plus ou moins forte motivation. Mais en même temps, cet intérêt, cette connaissance et cette expérience recèlent quelques dangers et peuvent présenter des inconvénients.

Certains de ces dangers sont inhérents à l'implication personnelle et au système de valeurs du chercheur lui-même.

Tous les groupes humains, y compris ceux dont les étudiants et les chercheurs en sciences sociales font partie (classes sociales, proches et amis, collègues de même formation supérieure, etc.), partagent un certain nombre d'idées sur eux-mêmes et sur les autres. Ces idées sont fonctionnelles pour ces « groupes d'appartenance ». Elles sont souvent simplistes et classent les gens dans des catégories qui ne vont pas de soi mais à partir desquelles on aura tendance à expliquer les comportements des uns et des autres. Par exemple, on expliquera trop vite un comportement collectif de croyants par la nature de leur religion sans rechercher les causes socio-économiques et politiques qui expliquent l'usage social qui est fait aujourd'hui de la religion. Ou encore, on partira du préjugé que tel comportement est « anormal » parce qu'il n'est pas « rationnel » au regard des finalités et des valeurs que nous trouvons raisonnables et « normales ».

Lorsque nous abordons l'étude d'un sujet quelconque, notre esprit n'est pas vierge ; il est chargé d'un amoncellement d'images, de croyances, d'aspirations, de schémas d'explication plus ou moins inconscients, de souvenirs d'expériences agréables ou douloureuses, à la fois culturelles et personnelles, qui préforment notre approche de ce sujet. Ce préformatage est déjà présent dans le fait que c'est ce sujet-là et pas un autre qui a été choisi ; il est susceptible de marquer la recherche dans toutes ses étapes. Il faut donc être vigilant. Nombreux sont les mémoires et thèses de fin d'études où l'auteur ne parvient pas à prendre suffisamment de recul avec sa propre expérience et ses propres catégories de pensée a priori.

C'est pour insister énergiquement sur cette nécessité de prendre du recul avec les idées préconçues autant qu'avec les catégories de pensées du sens commun, c'est-à-dire qui sont généralement admises dans une collectivité donnée (par exemple, une société nationale, une communauté confessionnelle ou une catégorie professionnelle) que certains auteurs parlent carrément de *rupture épistémologique*, soit de rupture dans l'acte de connaissance. Pour eux, notamment G. Bachelard, il doit y avoir rupture radicale entre le sens commun et ses préjugés d'une part et la connaissance scientifique d'autre part.

Pour d'autres, comme Giddens ou Habermas, parler de *rupture épistémologique* présente le double inconvénient de disqualifier injustement le sens commun ou les savoirs ordinaires et d'instaurer une séparation trop stricte entre la « non-science » (ici du social) et la « science » (du social). Pour I. Stengers, il serait plus judicieux de parler de « *démarcation* » que de *rupture*.

Aujourd'hui, nombreux sont les scientifiques en sciences sociales qui considèrent qu'il y a davantage continuité que rupture entre le sens commun et la connaissance produite par les scientifiques dans ces disciplines. Ce que l'on appelle le « sens commun » est d'ailleurs régulièrement le fait de personnes et de groupes très bien informés sur certaines questions et souvent très instruites.

Plus encore, certains dont nous sommes, estiment que la connaissance scientifique, notamment sociologique, a tout intérêt à prendre au sérieux les connaissances et les compétences intellectuelles des acteurs et à les mobiliser dans le processus même de recherche, à condition de mettre en œuvre des méthodes adéquates et rigoureuses.

Même si on se place dans l'optique d'une continuité entre le sens commun et les connaissances scientifiques, il n'en reste pas moins que, pour constituer des connaissances valides du point de vue des sciences sociales, ces connaissances doivent être produites selon certaines règles et certaines procédures rigoureuses auxquelles le sens commun n'est pas tenu (problématique argumentée, définition précise des concepts, mise à l'épreuve d'hypothèses, constitution d'échantillon, observations systématiques, etc.). C'est ce caractère méthodologique construit – voir ci-dessous – qui confère à la connaissance scientifique, dans les sciences sociales comme dans les autres disciplines, sa validité propre, à laquelle le sens commun ne saurait prétendre. C'est pourquoi certains parleront plutôt de *rupture méthodologique*.

■ *La construction*

La rupture ou, moins radicalement dit, la démarcation, ne se réalise pas seulement dans le recul réflexif. Elle se concrétise positivement dans le deuxième acte de la recherche en sciences sociales, celui de la construction. Celle-ci consiste à reconsidérer le phénomène étudié à partir de catégories de pensée qui relèvent des sciences sociales, à se référer à un cadre conceptuel organisé susceptible d'exprimer la logique que le chercheur suppose être à la base du phénomène. Il s'agit de « reconstruire » les phénomènes sous un autre angle qui est défini par des concepts théoriques relevant des sciences sociales. C'est grâce à ce cadre théorique, que le chercheur peut construire des propositions explicatives du phénomène étudié et qu'il peut prévoir le plan de recherche à installer, les opérations à mettre en œuvre et le type de conséquences auxquelles il faut logiquement s'attendre au terme de l'observation.

Sans cette construction théorique, il n'y aurait pas d'expérimentation valable. Il ne peut y avoir, en sciences sociales, de constatation fructueuse sans construction d'un cadre théorique de référence. On ne soumet pas n'importe quelle proposition à l'épreuve des faits. Les propositions explicatives doivent être le produit d'un travail rationnel fondé sur la logique et sur un système conceptuel valablement constitué.

L'articulation entre la théorie et l'observation peut prendre des modalités variables. Dans une démarche déductive, une construction théorique élaborée précède toute observation. Le particulier est déduit du général. Dans une démarche inductive, les concepts et hypothèses continuent d'être élaborés en cours d'observation, dans un processus de généralisation progressive. Le général est induit par le particulier. Mais même alors, on ne se lance pas n'importe comment dans l'observation, on élabore au départ un schéma conceptuel minimum sans quoi on partirait dans le vide, sans même savoir ce qu'il y a lieu d'observer.

■ *La constatation*

Une proposition n'a droit au statut scientifique que dans la mesure où elle est susceptible d'être vérifiée par des informations sur la réalité concrète. Cette mise à l'épreuve des faits est appelée constatation ou expérimentation. Elle correspond au troisième acte de la démarche.

b. *Les sept étapes de la démarche*

Les trois actes de la démarche scientifique ne sont pas indépendants les uns des autres. Ils se constituent au contraire mutuellement. Ainsi, la rupture ne se réalise pas uniquement en début de recherche ; elle se poursuit dans et par la construction. En revanche, celle-ci ne peut se passer des étapes initiales principalement consacrées à la rupture. Tandis que la constatation puise sa valeur dans la qualité de la construction.

Dans le déroulement concret d'une recherche, les trois actes de la démarche scientifique sont réalisés au cours d'une succession d'opérations qui sont regroupées ici en sept étapes. Pour des raisons didactiques, le schéma ci-avant distingue de manière précise les étapes les unes des autres. Cependant, des boucles de rétroaction nous rappellent que ces différentes étapes sont, en réalité, en interaction permanente.

Pour servir d'outil de formation, cours tel que celui-ci se doit de présenter les principes et les étapes de la démarche de manière aussi claire et ordonnée que possible. Il doit aider le chercheur débutant à progresser dans sa recherche en sachant où il va et pourquoi il procède comme il le fait. Outil didactique, un cours procure un fil conducteur, des repères et des normes de travail. On l'a dit : il faut de la méthode, et pas n'importe quelle méthode. Sans quoi le travail s'égarerait dans la confusion et perd toute rigueur. La rigueur consiste très précisément en une adéquation entre ce que le chercheur avance comme enseignements de ses travaux et ce qui l'autorise à les avancer : des concepts précis, une méthode non arbitraire, des observations faites « dans les règles de l'art » et surtout la cohérence générale de la démarche de recherche mise en œuvre.

Mais rigueur n'est pas synonyme de rigidité. Bien au contraire. La démarche présentée ici ne doit pas être mise en œuvre de manière mécanique (comme une succession de normes précises où la finalité serait perdue de vue) ni ritualiste (comme la répétition stéréotypée de gestes sacrés). Une recherche est toujours un processus de découverte, une aventure intellectuelle qui se réalise dans un contexte concret et, pour une large part, imprévisible. Elle réserve toujours son lot de bonnes et de mauvaises surprises. Pour en retirer les enseignements les plus riches possibles, le chercheur devra faire preuve de souplesse.

et d'une capacité d'adaptation. Il devra régulièrement revenir en arrière, reformuler une hypothèse trop sommaire ou inadéquate, redéfinir un concept avec plus de justesse, tantôt simplifier tantôt complexifier son cadre théorique, retourner sur le terrain et procéder à un supplément d'observations pour récolter des informations manquantes non envisagées dans son plan de travail, voire même se poser de nouvelles questions qu'il ne pouvait pas se poser avant que l'observation elle-même les impose à lui. Une application rigoureuse de la démarche exposée ici peut-être une réaction de peur et le signe d'un manque de confiance en soi. Ces sentiments sont parfaitement normaux et compréhensibles dans la tête du débutant en recherche sociale. Mais, après avoir bien étudié tous les mouvements de bras et de jambes, l'apprenti nageur doit bien, tôt ou tard, lâcher le bord de la piscine, du moins s'il veut apprendre à nager.

Les étapes de la recherche

